

Yves CORVER

*L'ARMÉE DES ANGES*(\*)

(\*)Nouvelle version numérique de  
*La Nuit du Nouveau Monde*  
Publiée chez City Editions

Policier

Tous droits réservés.  
Copyright © Yves CORVER  
ISBN 978-2-9550724-4-8

Couverture : Antoine CORVER

Toute reproduction intégrale ou partielle du présent ouvrage, sans l'autorisation préalable de l'auteur, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L355-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

yves.corver@laposte.net

*L'Armée des anges* est disponible  
en grand format papier chez City Éditions  
sous le titre *La Nuit du Nouveau Monde*

Cet ebook a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

© Yves CORVER. 2019.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

À mon père, qui me manque...

« Un jour vient, fatalement, où une immense armée d'esclaves opprimés se trouve en présence d'une poignée de maîtres indignes. Ce jour est celui de la révolution.[...]

Mais, aussitôt que la révolte [...] se laisse contaminer par le ressentiment, elle nie la vie, court à la destruction et fait se lever la cohorte ricanante de ces petits rebelles, graines d'esclaves, qui finissent par s'offrir, aujourd'hui, sur tous les marchés d'Europe, à n'importe quelle servitude. Elle n'est plus révolte ni révolution, mais rancune et tyrannie. »

Albert CAMUS in 'L'homme révolté', Editions Folio, Essais, pages 257 et 380.

### Avertissement de l'auteur :

Cette histoire se déroule dans plusieurs pays d'Europe et met en scène de nombreux personnages dans chacun d'eux. C'est pourquoi, dans un souci de clarté, j'ai décidé d'ajouter en annexe à la fin de ce roman la liste des principaux acteurs et des différentes organisations impliquées.

## Prologue

Nous sommes en juillet 2028. Bridée par des directives européennes toujours plus intransigeantes, aucune mesure de relance économique efficace n'a pu être mise en place pour enrayer la fuite des emplois industriels vers des cieux plus bienveillants à l'égard des investisseurs. Aucun pays d'Europe n'a échappé à la destruction inexorable de son économie, en dehors de quelques îlots qui reposaient sur un secteur financier de premier plan, parmi lesquelles les places boursières de Londres, Zurich, Genève, Luxembourg, Francfort et dans une moindre mesure Paris.

Conditionnés par les discours ultralibéraux dénonçant, comme seuls responsables de « la crise », le coût exorbitant du travail et l'endettement excessif des États, les peuples européens ont, tour à tour, accepté plus de restrictions et de sacrifices, en matière de salaires, de prestations sociales, de retraites et de conditions de travail. Pourtant, rien n'y a fait. L'appétit insatiable des pays autrefois dits émergents a accéléré la fuite des emplois industriels hors d'Europe. Le nombre de chômeurs a atteint de tels sommets que les termes « chômage », « chômeurs » et « sans-emplois » ont été exclus du langage politique officiel et bannis des chaînes d'information appartenant aux grands groupes de presse proches du pouvoir. Faute de moyens, toutes les aides de l'État ont été supprimées. Le statut de salarié est désormais un privilège rare, réservé une infime minorité de personnels. Grâce à la standardisation des tâches, les entreprises de services bénéficient dorénavant d'une main d'œuvre surabondante et interchangeable. La précarité financière est devenue la norme. À mesure que les aides publiques disparaissaient, la solidarité a d'abord pris le relais. Puis, la situation économique continuant de se dégrader, l'entraide s'est faite plus sélective, donnant naissance à une division communautaire des grandes agglomérations. Associée à une densification urbaine voulue par les autorités politiques de tous bords vingt ans plus tôt, le communautarisme et la pauvreté croissante ont fini par provoquer des tensions explosives entre les différentes communautés.

Mais, depuis peu, la colère grandissante de la population, française en particulier et européenne en général, a commencé à se retourner contre leurs élites financières et politiques respectives. C'est dans ce contexte que se déroule l'histoire qui va suivre.

26 juillet 2028, 12 h 45, Suresnes, rue de Verdun.

Comme chaque jour à la même heure, au croisement de la rue Gustave Flourens, deux longues files d'attente se rejoignaient de chaque côté de la rue de Verdun. À l'ouest, au pied de l'église du cœur immaculé de Marie, sous une grande tente, le Secours catholique proposait de quoi apaiser les ventres affamés, dans le recueillement et la prière. Sur le trottoir d'en face, une autre procession interminable se trainait en direction d'un second point de distribution alimentaire. On n'y exigeait pas de faire semblant de croire encore en Dieu. Ici, pas de tente, mais une camionnette de l'association *Entraide mutuelle et solidaire*, une des rares organisations autorisées à exercer son action dans plusieurs villes.

Le cortège qui menait vers le fourgon EMS était plus bruyant, mais tout de même assez discipliné. Au moindre trouble, l'EMS pouvait perdre son habilitation. Au milieu de cette misère, on pouvait encore distinguer ceux qui possédaient un sac à dos de ceux qui n'avaient sur eux que leurs vêtements. Les premiers étaient surnommés les escargots, en référence à la tente et au matériel de couchage contenus dans leur sac. Le flanc gauche relevé donnait à la camionnette des airs de magasin itinérant. À l'intérieur, quatre bénévoles portant le même tee-shirt et la même casquette à l'effigie d'EMS distribuaient plusieurs variétés de sandwiches, ainsi que des fruits et des légumes de saison pouvant se consommer crus. Chacun des « convives », comme les appelait Lucie, avait droit, en cette période de chaleur, à une brique de jus de fruits ou une bouteille d'eau de source.

Lucie Préjean était bénévole pour l'EMS depuis un an. Elle avait décroché, l'année précédente, un doctorat de science politique à l'université de Paris-Dauphine, malgré un sujet de thèse particulièrement délicat. Bien qu'étant la fille d'un sénateur ULU<sup>1</sup>, Lucie avait insisté pour étudier les *responsabilités de l'ultralibéralisme dans la crise économique et sociale*, dans laquelle se débattait, jusqu'à ce jour, plus de la moitié de la population européenne. Grâce à quelques subtils aménagements dans la formulation de sa conclusion, elle avait évité de se mettre à dos un des membres du jury, dont le rejet lui eut fermé les portes du doctorat. Son père, Alain Préjean, avait eu l'habileté, ou la délicatesse paternelle, de ne pas interférer dans le choix de sa fille, tout en prenant soin de souligner auprès de ses confrères sa différence profonde d'opinion et son attachement indéfectible aux valeurs

libérales. Le père et la fille entretenaient désormais des relations très distantes, qui se limitaient pour le premier à offrir à sa fille un soutien financier régulier, et pour la seconde à donner de ses nouvelles par quelques brefs messages, écrits le plus souvent, agrémentés d'une visite de courtoisie pour l'anniversaire de son père. La mère de Lucie, quant à elle, avait refait sa vie, des années plus tôt, avec un homme d'affaires de Miami. Après une année à vivoter sans but précis aux crochets de son père, Lucie avait trouvé avec l'EMS un véritable sens à sa vie.

Malgré la longueur de la file d'attente, Lucie s'efforçait d'échanger un sourire et quelques mots avec chaque convive. Elle parvenait ainsi à mémoriser les visages de la plupart des habitués, qui étaient touchés quand elle se souvenait d'eux. Alors qu'elle venait de servir une femme d'un âge impossible à déterminer, tant elle était marquée par la fatigue et recouverte de crasse, Lucie remarqua les traits familiers d'un jeune homme qui attendait patiemment son tour. Il lui sembla le reconnaître, mais elle était incapable de se rappeler précisément où elle l'avait vu précédemment.

— Bonjour, Monsieur, que désirez-vous manger aujourd'hui ? lui demanda-t-elle en souriant.

Le jeune homme, en chemisette et sac sur le dos, releva la tête et regarda Lucie. Son visage se figea quelques secondes. Puis il se mit à sourire à son tour.

— Lucie ? C'est bien toi ?

C'est au son de sa voix et à son sourire que Lucie reconnut enfin Michaël Darmont.

— Michaël ? Je ne le crois pas. Qu'est-ce que tu deviens, depuis... ?

Lucie réalisa sa maladresse. Elle voyait parfaitement ce qu'il était devenu. Un sans-abri, comme des millions de personnes en Europe, jeunes ou plus âgées. Il n'y avait qu'à regarder ses vêtements sales, son visage crasseux et ses cheveux gras. Et pourtant, Michaël avait fréquenté la même faculté qu'elle, la prestigieuse université de Paris-Dauphine. Lui aussi avait obtenu un doctorat, de sociologie ; sauf que son père n'était pas assez riche pour lui verser une rente mensuelle. Lucie et lui avaient eu, dans le courant de leur quatrième année, une aventure qui n'avait duré que quelques semaines. Ils s'étaient quittés parce qu'elle refusait de renoncer à sa liberté et lui reprochait sa conception « exclusive et rétrograde de la relation homme femme ». Ils étaient ensuite restés bons amis, mais ne s'étaient plus revus depuis la fin de leurs études.

La jeune femme le servit, tout en continuant de lui poser des questions.

— Tu sais où dormir au moins ?

— Oui, ne t'inquiète pas. Je suis très bien organisé.

Tout en lui parlant, Lucie fut frappée par la maigreur et la mauvaise



mine de son ancien camarade de fac, accentuée par une barbe d'une semaine. Il avait dû s'en rendre compte, car il avait soudain baissé la tête, comme s'il n'osait plus soutenir son regard. Il se sentait poisseux. Il ne s'était pas lavé depuis plusieurs jours et il était persuadé qu'il la dégoutait.

— Attends, lui dit-elle, alors qu'il s'éloignait. Tu ne vas pas repartir comme ça !

Elle était sortie quelques minutes de la camionnette en s'excusant auprès de ses trois camarades. Grâce à son tact, elle était parvenue à lui faire oublier sa honte et à le convaincre de l'attendre jusqu'à la fin de la distribution de cet après-midi. Elle s'en serait voulu de le laisser partir en sachant qu'elle pourrait très bien ne jamais le revoir. Et là, elle aurait toujours eu le sentiment qu'il lui était arrivé malheur et qu'elle n'avait pas su l'empêcher.

— Nous manquons de bras pour la distribution. Ça te dirait de te joindre à nous ?

Après avoir reconduit la camionnette jusqu'aux entrepôts d'EMS, dans le MIN<sup>2</sup> de Rungis, Lucie avait présenté Michaël au directeur du centre de stockage et de préparation des repas. Elle s'était portée garante de sa moralité. Son chef avait rapidement accepté de prendre Michaël à l'essai, mais avait tout de même tenu à le mettre en garde.

— Je te préviens. Si jamais j'apprends que tu détournes ne serait-ce que quelques pommes pour les revendre pour ton compte, je te botterai le cul moi-même, c'est compris ?

— Oui, Monsieur. Vous pouvez compter sur moi.

— Maintenant, fais-moi plaisir, veux-tu. Va prendre une douche ! Tu pues à faire fuir un putois ! Demande à Lucie des vêtements propres et un tee-shirt... et profite-en pour faire le tri dans ton sac à dos... ça ne doit pas être beau à voir non plus là-dedans.

Une heure plus tard, Lucie avait récupéré un Michaël tout neuf, sentant le savon et rasé de frais. Certes, il était toujours aussi décharné. Il nageait littéralement dans son tee-shirt de l'EMS. Mais au moins, il ressemblait désormais beaucoup plus à l'étudiant qu'elle avait connu. Sans même réfléchir, elle lui proposa de le loger. Elle ne lui laissa même pas le temps de refuser.

— Allez, Michaël, viens ! La navette part dans cinq minutes.

Ils embarquèrent alors, avec une vingtaine d'autres salariés et bénévoles, dans un minibus peint aux couleurs de l'EMS. Le chauffeur déposa les passagers en chemin, aux sorties successives de l'autoroute A6 en direction de Paris. Il remonta jusqu'au boulevard périphérique et entra dans la

capitale pour débarquer les quatre derniers au pied du stade Charléty, avant de faire demi-tour pour retourner à Rungis. Michaël n'avait aucune idée d'où il allait passer la nuit suivante. Pourtant, il était très détendu. Il ne s'était pas senti aussi bien, depuis très longtemps. Il était propre. Il avait mangé à sa faim. Et il avait à présent la sensation d'avoir trouvé une nouvelle famille. Malgré cela, il n'arrivait pas à être totalement heureux.

Les images de ses amis de la LRAC<sup>3</sup> lui étaient réapparues quand il s'était mis à somnoler dans le bus. Il avait commencé à revivre cette nuit du 2 au 3 juin précédent<sup>4</sup>, où la Brigade antiterroriste avait surgi dans leur squat, dans un quartier délabré de Puteaux. Il se sentait toujours coupable d'avoir réussi à en réchapper, alors que tous ses amis avaient été arrêtés. Il lui arrivait souvent de revoir en rêve cette dernière nuit en compagnie de Tcheng, de Li Wei et de sa sœur Lin Yao, de Ludivine et de Massimo et du dernier arrivé dans la bande, le jeune Max. Il n'avait eu aucune nouvelle d'eux depuis. Aucun d'eux ne s'était manifesté sur Internet sur leurs sites de discussion. Il s'était bien aventuré plusieurs fois à proximité de l'immeuble, les semaines suivantes, mais il avait repéré la présence de flics en civil. Peut-être ses amis avaient-ils été torturés ? Dans ce cas, il devait être recherché par toutes les polices européennes. Pendant un certain temps, il avait trouvé cette perspective assez romantique.

Le stade Charléty était situé en dehors de la zone protégée, mais le lieu était sous le contrôle des milices privées locales, qui se côtoyaient dans une paix relative. Du moins, tant qu'il faisait jour.

— Tu pourrais m'indiquer un endroit sans danger pour dormir ? demanda Michaël.

— Oui... chez moi, répondit Lucie naturellement.

— Ah ? Tu es sûre ? Je ne voudrais pas...

Lucie tira Michaël par la main et se dirigea vers une station de la *compagnie des taxis verts*. C'était la seule à être autorisée à pénétrer dans la zone sécurisée de Paris<sup>5</sup>. Depuis plusieurs années, toute la grande couronne parisienne était en proie à des émeutes et des guerres de territoire quotidiennes. Le secteur sous contrôle des autorités légales regroupait les arrondissements du centre et de l'ouest de la capitale, ainsi que les communes de Boulogne-Billancourt, Neuilly-sur-Seine, Levallois-Perret, le quartier de la Défense et sa proche périphérie. Les populations y bénéficiaient d'une protection particulière de la police et de sociétés de protection privées. Lucie montra au chauffeur sa carte d'identité et son badge de résidente permanente.

— Rue de Lota, s'il vous plaît, dit-elle.

— Bien, Madame.

Après avoir passé le barrage de sécurité de la porte d'Orléans, le taxi avait remonté sans encombre le boulevard des Maréchaux, jusqu'à la porte d'Auteuil, puis avait pris le boulevard Suchet, l'avenue Henri-Martin, l'avenue Victor-Hugo et enfin la rue de Longchamp sur la gauche jusqu'au début de la rue de Lota, qui redescendait vers le sud en sens unique. Michaël était resté silencieux pendant ce trajet d'une quinzaine de minutes. Il redécouvrait cette lumière si particulière des rues de Paris et surtout ce quartier chic qu'il avait arpenté au gré de ses promenades solitaires pendant ses huit années d'études à l'université voisine de Paris-Dauphine.

— Tu vis toujours ici ! s'étonna Michaël.

— Bien sûr, pourquoi ? L'appartement est coquet. Le quartier est charmant...

— Et le loyer, très abordable, ironisa le jeune homme.

— C'est vrai, reconnut Lucie avec un sourire presque désolé.

L'appartement appartenait en effet à son père, qui l'avait mis à sa disposition depuis le début de ses études. Il savait pertinemment que sa fille chérie ne gagnerait jamais assez d'argent, ne serait-ce que pour payer le loyer d'une chambre de bonne minable dans l'est de Paris. Alors, outre la rente qu'il virait sur son compte chaque mois, il lui avait offert la jouissance de ce logement très confortable et surtout à l'abri de la violence des banlieues. Dans l'espace confiné de l'ascenseur qui les conduisait au dernier étage de cet immeuble bourgeois, Michaël éprouva un sentiment mêlé de gêne et d'attirance. Son sac sur le dos, qui contenait encore son duvet, sa tente individuelle et quelques babioles, lui interdisait de maintenir entre eux une distance honorable. Il garda les yeux baissés jusqu'à l'ouverture de la porte. En entrant dans le trois-pièces sous les toits, Michaël eut l'impression que rien n'avait changé de place. Les peintures des murs étaient juste un peu défraîchies. Pour le reste, tout ressemblait à ses souvenirs des quelques semaines de bonheur qu'il avait partagées avec elle.

— Tu connais la maison, alors... installe-toi, pendant que je prends une douche.

Michaël posa son sac à dos dans l'entrée et passa en revue les détails de la décoration. Il s'arrêta dans le salon, devant une petite cheminée dont l'âtre était condamné par une plaque de tôle noire. Au-dessus du manteau se trouvait un grand cadre de plexiglas derrière lequel Lucie avait disposé, dans un savant désordre, les photos souvenirs des moments importants de sa vie. Il reconnut une photo d'elle avec ses parents, alors qu'elle devait avoir douze ans. « Mon dernier souvenir d'un moment de bonheur avec mes deux parents en même temps » lui avait-elle un jour avoué avec mélancolie. Au milieu de tous ces instants, figés sur papier glacé, Michaël ressentit un mélange de nostalgie et de fierté lorsqu'il aperçut un selfie de Lucie et de

lui en train de s'embrasser.

— Tu veux boire quelque chose ?

Michaël sursauta et se retourna. Il resta bouche bée devant elle. Lucie avait troqué son jean contre une jupe, et son tee-shirt contre un chemisier imprimé, sans manches. Il eut l'impression d'avoir fait un bond de six ans en arrière. Elle avait noué sur sa tête une serviette de bain pour sécher ses longs cheveux châtain clair, comme elle le faisait toujours après une douche. Il la détailla comme s'il la voyait pour la première fois de sa vie. Il redécouvrait ce visage délicat qui cachait une grande détermination. Elle n'était pas particulièrement jolie, mais ses traits étaient harmonieux. Ce qui lui plaisait le plus chez elle c'était ses yeux verts et son regard franc. Il jeta un coup d'œil rapide et presque gêné aux jambes et aux pieds nus de Lucie. « J'avais oublié qu'elle avait aussi de jolies jambes », pensa-t-il furtivement. « Il est vrai qu'elle se mettait rarement en jupe, à la fac. Avec tous ces machos toujours en quête d'un nouveau trophée sur leur tableau de chasse ! »

— Michaël ? Tu vas bien ?

— Euh, oui. Tu as du jus de fruit ?

— Du jus de fruit, une bière, un café...

— Elle est fraîche... je veux dire... la bière, elle est fraîche ?

— Va pour une bière... Assieds-toi, ne reste pas debout !

Confortablement installés côte à côte sur le canapé du salon, devant une table basse en bois, Lucie et Michaël avaient dîné d'une pizza, commandée à un traiteur italien et arrosée d'un chianti d'origine indéfinissable, mais à la saveur tout à fait acceptable. Le vin aidant, ils s'étaient sensiblement dégrisés. Ils avaient ri de bon cœur en reconnaissant l'un et l'autre le fiasco de leurs études en termes de carrières professionnelles. Aucun des deux n'avait trouvé un quelconque emploi justifiant tous leurs efforts. Lorsqu'il lui avait fait remarquer qu'elle aurait pu éviter cela en choisissant un sujet de thèse moins polémique, Lucie avait rétorqué :

— Pour faire comme papa ? Merci...

Au fil de leur conversation, Michaël en arriva à lui raconter sa récente aventure et l'errance qui s'en était suivie. La réaction de Lucie le dérouta. Il avait eu du mal à cerner si elle était ironique ou sincère. Elle se tourna vers lui et s'approcha d'un petit bond de côté sur le canapé. Elle posa sa main droite sur son torse. Il pouvait sentir la chaleur de cette main délicate à travers le coton de son tee-shirt. Son cœur s'accéléra. Elle lui adressa un sourire mi-amusé, mi-admiratif, et lui dit :

— Aurais-je en face de moi un révolutionnaire en cavale ? Tu caches bien ton jeu derrière ce regard juvénile et cette allure neutre et sans

fantaisie.

La mine dépitée de Michaël la fit éclater de rire.

— Tu ne me crois pas, je le vois bien. Écoute, ça m’a fait plaisir de te revoir. Je dois y aller maintenant. On m’attend…

— Je sais bien que non, Michaël. Sauf si tout ce que tu m’as dit avant était faux. Je me trompe ?

— Non… mais je refuse de te mêler à ça. Je ne voudrais pas te causer des ennuis.

Elle le regarda droit dans les yeux, comme si elle cherchait à lire dans ses pensées. Elle s’avança un peu plus vers lui.

— De toute façon, il est trop tard. Il fait déjà nuit et tu ne saurais même pas où aller.

Les yeux baissés, Michaël était irrésistiblement attiré par ce que laissait entrevoir l’échancrure du chemisier en coton de Lucie. Elle le força à relever la tête et approcha sa bouche de la sienne.

— Moi aussi j’ai envie de toi, murmura la jeune femme.

— Mais… je…, balbutia Michaël.

Elle plaqua ses lèvres contre celles de son ancien amant et se mit à l’embrasser par petites touches. Ils tentèrent quelques minutes de contenir leurs pulsions. Mais ils avaient été, l’un comme l’autre, si longtemps privés de ces plaisirs simples, qu’ils ne tardèrent pas à se retrouver entièrement nus sur le canapé, enlacés dans une étreinte dévorante.

Neuilly-sur-Seine, vendredi 25 août 2028, 18 h 20.

— C’est bien compris, Portal ? À partir de ce soir, et jusqu’à nouvel ordre, je déménage boulevard du Général-Kœnig. Nous ne sommes plus en sécurité ici.

— Tout de même patron, j’aurais pu faire poster une équipe de protection, avec une relève toutes les quatre heures. J’aurais été plus rassuré.

— Parce que vous trouvez qu’on a suffisamment d’hommes pour ça ? De toute façon, ma fille ne sera nulle part mieux protégée que là où nous allons.

— Vous ne m’avez pas donné l’adresse. C’est à quel numéro du boulevard ?

— Pas au téléphone. Je vous dirai ça lundi, à la brigade. D’ici là, vous pouvez me contacter à tout instant, d’accord ?… Bon week-end, Portal.

— Bon week-end, patron.

Estelle De Jong raccrocha son portable et inspecta d’un regard circulaire le séjour de son appartement-terrace, situé au dernier étage d’un immeuble

cossu du boulevard Maurice-Barrès. Bien qu'elle fût habituée à affronter des situations autrement plus difficiles, Estelle semblait perdue. Elle se contentait de répondre machinalement à sa petite Camille, qui ne cessait de la seriner.

— On va revivre avec papa pour toujours ?

— Mais non, ma chérie, c'est juste pour quelque temps.

— Est-ce que je dois emporter mes affaires d'école ?

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? demanda Estelle, visiblement irritée.

— Laisse ta mère tranquille, intervint Rosa-Maria, la nounou de Camille. Je vais t'aider à préparer tes affaires.

— Merci Rosa-Maria. Mais dépêchez-vous tout même. Il ne devrait plus tarder maintenant.

Vingt minutes plus tard, la sonnerie du visiophone retentit.

— Vous êtes prêtes ? demanda Estelle, avant d'appuyer sur le bouton du microphone. Allô, oui ?

— Bonsoir, Madame Larieux, c'est Nolan. C'est votre mari qui m'envoie.

Estelle ne voulut pas perdre de temps pour expliquer au collaborateur et garde du corps de son ex-mari, Stéphane, qu'elle n'était plus madame Larieux depuis longtemps déjà.

— Bonsoir. Attendez-nous dans le hall, je vous prie. Nous descendons dans deux minutes.

En voyant arriver Estelle et Camille, accompagnées de Rosa-Maria, Nolan retira sa casquette de chauffeur pour les saluer et fit signe à la nounou de déposer les deux lourdes valises à roulettes qu'elle traînait avec peine. Il invita d'abord la mère et la fille à prendre place à l'arrière de la voiture, avant de charger les deux bagages dans le coffre. Puis il ouvrit la portière côté passager et aida Rosa-Maria à grimper dans le véhicule blindé, avec la même attention que si elle avait été sa patronne. Les dix minutes du trajet jusqu'à l'hôtel particulier du boulevard du Général-Kœnig, où Stéphane Larieux avait installé ses appartements, ainsi que le siège social de sa multinationale *Very Intensive Protection*, se déroulèrent dans un silence de cathédrale. Estelle était impatiente de lui poser des questions à propos de la situation de son ex-mari, bloqué en Crète en compagnie de son directeur financier, Jean Sterne, à la suite de la fermeture de l'ensemble du trafic aérien de l'Europe, pour raison de sécurité. Mais elle ne voulait pas inquiéter inutilement sa fille de neuf ans, à qui elle s'était toujours efforcée d'offrir un cocon protecteur à l'intérieur de cette zone du centre et de l'Ouest parisien, dans laquelle l'élite française continuait de jouir des privilèges dus à sa fortune ou à ses relations avec le pouvoir. Certes, Estelle

était consciente que Camille était trop intelligente pour ne pas se poser de questions à propos de ces manifestations de violence qui se faisaient entendre au loin, au-delà du bois de Boulogne et en provenance de l'autre rive de la Seine. Ces dernières nuits, Camille avait été réveillée plusieurs fois par des bruits d'explosions et des lueurs d'incendies. Combien de temps encore sa mère parviendra-t-elle à calmer ses peurs, en lui disant simplement : « ne t'inquiète pas, mon bébé. Ce n'est rien. Rendors-toi. » ?

Créteil, samedi 26 août 2028, 3 h 30.

À cette heure tardive, les rues étaient enfin désertes, dans le quartier musulman de Créteil. La veille, les autorités de sécurité européennes avaient bloqué toutes les télécommunications internationales, mais également interrompu le trafic aérien, en raison de violentes émeutes et d'attentats, en réaction à des rumeurs de fuites des élites européennes. Cela avait déclenché des vagues de troubles, comme dans toutes les grandes agglomérations d'Europe. Une profonde émotion s'était emparée de la population, qui craignait d'avoir été délibérément abandonnée. Des bandes ultramobiles, dirigées par des petits caïds, avaient cherché à profiter de ces manifestations d'angoisse pour commettre des séries d'exactions aussi brutales que furtives. Ne pouvant plus faire face au développement des gangs dans les quartiers populaires, et pour pallier les baisses constantes d'effectifs de la police, les autorités européennes avaient choisi de confier secrètement aux « familles les plus influentes » le soin d'assurer une paix relative, en échange d'une impunité totale pour leurs trafics internes. Cela permettait de libérer un grand nombre de personnels pour garantir la protection des élites. Tous les chefs de quartiers ainsi désignés avaient été fermement mis en garde. Partout où le calme ne serait pas restauré rapidement, les forces de l'ordre promettaient d'intervenir « avec toute la fermeté nécessaire ». Tout le monde savait ce que cela signifiait. Non seulement les commandos de la police antiémeute n'hésiteraient pas à faire usage de leurs armes, mais surtout, la direction de la sûreté nationale pourrait décider de destituer le chef du quartier, non sans lui avoir confisqué toutes les armes associées à sa fonction, si celui-ci s'avérait avoir failli à ses obligations.

Les trois chefs, musulman, juif et chrétien de la ville s'étaient donc concertés, une fois de plus, pour lutter ensemble contre les fauteurs de troubles qui menaçaient autant leur autorité que leurs privilèges. Ce n'était pas la première fois qu'ils se réunissaient dans ce sous-sol d'un bâtiment désaffecté, à la jonction de leurs trois quartiers. Mais jusqu'à présent, les réunions avaient été espacées de six mois. Or, la précédente datait seulement du 14 juin dernier<sup>6</sup>. À l'époque, ils avaient partagé leurs soupçons à propos d'une possible fuite des élites de la région, qui les aurait



laissés dans une situation intenable vis-à-vis de leurs « administrés ». Ce black-out des communications internationales ne pouvait que les conforter dans leurs craintes. Mais pour l'heure, faute de preuve, ils devaient d'abord ramener le calme.

Confortablement installés dans leur bloc de survie blindé et équipé d'un système de climatisation, d'une réserve d'air comprimé et d'un stock de boissons et d'aliments en conserves, les six hommes avaient décidé des mesures à prendre. Il y avait là le cheikh Ali Al-Mansour, chef du quartier musulman, aux côtés de l'imam Abdelhakim Benaziz, Marco Lemercier, chef du quartier chrétien, assisté du père Clément, et enfin, Albert Bensoussan et le rabbin Schlomo Goldberg, en charge du quartier juif. Leurs gardes du corps attendaient à l'extérieur et s'assuraient que personne ne pût approcher. La réunion s'était prolongée jusqu'à deux heures du matin, puis chaque groupe était reparti dans son secteur en empruntant des galeries souterraines.

Seuls quelques feux de pneus brûlaient encore çà et là en dégageant une épaisse fumée, noire et âcre. Les hommes des services de sécurité d'Ali Al-Mansour avaient réussi à interpellé une douzaine de pillards en flagrant délit. Ils avaient annoncé à l'aide de haut-parleurs qu'un procès public se tiendrait le lendemain même sur le stade Duvauchel et que les sanctions seraient exemplaires. Beaucoup des casseurs étaient alors rentrés chez eux, mais les miliciens à la solde du cheikh Ali Al-Mansour craignaient à présent une attaque de la maison d'arrêt locale. Ils avaient donc été contraints de délaissier leurs rondes de surveillance nocturne au profit de la défense du premier périmètre de la prison. Le peu de lueurs du premier croissant de lune et l'opacité des trainées de fumée étaient une aubaine supplémentaire pour les trois hommes entièrement vêtus de noir qui se faufilaient à cet instant entre les immeubles, en direction de la principale madrasa<sup>7</sup> du quartier. Leurs déplacements étaient rapides et précis et donnaient l'impression d'avoir été longuement préparés. Les trois inconnus se suivaient d'un point à l'autre avec un intervalle de moins de deux secondes entre eux, sans aucun temps mort. Ils portaient tous un sac à dos noir et compact. Lorsque le premier atteignit l'enceinte de la madrasa, il se plaqua le dos au mur et, d'un signe de la main, ordonna aux deux autres de ne plus bouger. Il s'assura que personne ne pût les surprendre à ce moment délicat de l'opération, puis fit signe à l'un des deux équipiers de le rejoindre. Avec la souplesse et l'agilité d'un félin, le second commando se lança, jambe en avant, contre le mur. Profitant de son élan, il s'éleva au-dessus de son coéquipier qui lui servit de repose-pied. Dressé sur les épaules du premier, il n'avait plus qu'à tendre les bras et, d'un bond, saisir le sommet du mur d'enceinte pour y grimper. L'homme adossé au mur déclencha son

chronomètre. Le troisième réitéra l'opération quelques secondes plus tard avant de disparaître lui aussi derrière le mur. Le premier attendit sans bouger le retour de ses complices. Après quatre-vingt-dix secondes, il consulta sa montre à chronographe. Il savait qu'ils n'auraient aucune chance de s'en sortir si l'un d'eux se faisait surprendre par la milice du quartier. Aucun raté n'était toléré. À cent quatre-vingt-une secondes, il entendit un chant d'oiseau. C'était le signal convenu. Il vérifia une fois de plus que la voie était libre avant de reproduire les trois temps du même cri. Avec huit secondes d'avance sur le programme, les trois hommes entamèrent le chemin inverse pour récupérer leur véhicule, à bord duquel les attendaient deux autres commandos. La voiture blindée s'élança sur la route de Choisy, vers le carrefour Pompadour, dans un léger sifflement, caractéristique des véhicules de la sécurité civile européenne dotés d'une double motorisation électrique et thermique. Puis, elle bifurqua vers l'autoroute A86 en direction de Paris, que seules quelques voitures officielles étaient autorisées à emprunter entre 23 heures et 6 heures le lendemain matin. Le chauffeur marqua un temps d'arrêt à l'approche de la barrière automatique, actionnée par une radiocommande intégrée dans le tableau de bord. L'homme assis sur le siège arrière gauche baissa sa vitre blindée et pointa ses jumelles à visée nocturne vers la madrasa. Après vingt secondes d'attente, une boule de feu et un gros nuage de poussière s'élevèrent dans le ciel noir, suivis par le bruit de violentes déflagrations en saccades. Le chef de l'équipe porta son micro devant sa bouche et dit, sans la moindre émotion :

— Samedi 26 août, 3 h 56, opération Éris terminée.

Puis il pressa le bouton de commande de fermeture de la vitre, avant d'adresser au conducteur un signe de la tête, lui ordonnant un retour immédiat à la base.

Dans les immeubles situés à proximité de l'école, des dizaines de fenêtres avaient été soufflées par l'explosion et étaient tombées au sol dans un grand fracas de verre brisé. Instantanément, les hommes qui gardaient les abords de la prison avaient compris quelle était la cible de cette action terroriste. Mahmoud, leur chef, avait ordonné à trois d'entre eux de l'accompagner sur le champ jusqu'à la madrasa. Les quatre hommes de main du cheikh Ali Al-Mansour arrivèrent sur place après quelques minutes. Ils étaient reconnaissables à leurs djellabas blanches, leurs longues barbes noires et leurs calottes blanches, et surtout aux armes qu'ils arboraient avec fierté et ostentation. Ils étaient les seuls à être autorisés à porter ces armes en public. Le chef était armé d'un poignard à lame courbe à gauche et un pistolet automatique à droite, tous deux accrochés à un large ceinturon de cuir. Les simples agents de sécurité portaient un Kalachnikov en

bandoulière et le manche de leur couteau était plus sobre que celui de leur chef. Malgré le couvre-feu décrété par Al-Mansour, plusieurs dizaines de personnes avaient accouru devant l'entrée de la madrasa. Toutes hurlaient leur colère et leur soif de vengeance. Derrière la grille, fermée à clef, elles pouvaient apercevoir la cour de l'école, jonchée de débris de béton, de verre et de métal.

— Quelqu'un peut-il ouvrir ce portail ? cria Mahmoud. Qui a la clef ?

— C'est le vieux Fathi, dit un homme en s'approchant de lui avec crainte.

— Et où est-il ce Fathi ?

— C'est le gardien de l'école, répondit l'homme en désignant d'un hochement de la tête le bâtiment éventré. Je doute qu'il ait survécu à une telle explosion. Qu'Allah ait pitié de lui.

— Qu'Allah ait pitié de lui, répéta Mahmoud en observant les décombres de la construction. Toi, ajouta-t-il en regardant son garde le plus proche, fais-moi sauter ce verrou.

L'homme empoigna son Kalachnikov, demanda aux curieux de se reculer et tira deux coups de feu sur la serrure. Il poussa la grande grille métallique qui s'ouvrit dans un grincement strident et s'avança avec prudence à l'intérieur de la cour. Son chef lui emboîta le pas et le bouscula en avant, de son bras tendu.

— Tu as peur, Ali, ou quoi ?

— Pas du tout.

— Alors, avance.

L'homme s'exécuta et se dirigea vers une porte arrachée par le souffle. Voyant qu'il restait encore un nuage de particules de béton et de plâtre en suspension dans le couloir, il sortit de sa poche de pantalon une torche à DEL avant de continuer sa progression. Ils recouvrirent leurs bouches et leurs nez avec le col de leurs djellabas. Leurs pas mesurés crissaient sur le sol en carrelage, jonché de débris.

— On dirait qu'il y a eu un tremblement de terre ici, chef.

— Tu as déjà vu un tremblement de terre, toi ?

— Oui, chef. Au bled, sur la côte, y'a dix ans. J'y étais allé pour aider la famille.

— C'est bien. Tu es un bon musulman, répondit Mahmoud. Mais écoute plutôt si tu n'entends pas un appel du vieux Fathi. Il est peut-être encore vivant, après tout.

— Fathi ? appela l'homme. Fathi, vous nous entendez ?

Leur lente progression dura une dizaine de minutes, avant qu'ils ne butent sur le corps inerte de Fathi. Mahmoud s'accroupit près de lui et posa deux doigts au niveau de la carotide de la victime.

— Je sens un pouls. Très faible. Mais il est encore en vie, Allah soit loué.

Puis, se tournant vers Ali, il ajouta :

— Va prévenir les autres. Qu'ils trouvent un brancard et qu'ils amènent ce pauvre homme à l'hôpital. Et surtout, que quelqu'un reste en permanence à ses côtés. Il a peut-être vu les auteurs de cette abomination.

Après que Fathi eut été emmené en ambulance vers la clinique du Croissant-Rouge, Mahmoud ordonna que l'on empêche quiconque d'entrer dans l'école jusqu'à nouvel ordre. Il demanda fermement aux personnes, qui avaient continué d'affluer jusque-là, de rentrer chez elles et de ne rien faire avant d'avoir reçu ses ordres. Puis il se fit accompagner jusqu'à la maison du cheikh Yusef Ali Al-Mansour pour lui faire son rapport.

Al-Mansour était déjà réveillé. Il trônait au milieu de la pièce principale de sa maison, assis sur son pouf en cuir de chameau, sur lequel il aimait méditer chaque matin après la première prière de la journée. Mais aujourd'hui, il n'avait pas le cœur à cela. C'était la première fois qu'une attaque était perpétrée contre un lieu sacré dans son quartier. Il redoutait plus que tout de perdre le contrôle de la situation. Il avait autant peur de la colère de ses administrés que de la sienne. Son garde du corps personnel était posté, debout et silencieux, près de la porte. Avant de laisser entrer Mahmoud, il s'était assuré que les deux gardes de l'entrée principale lui avaient bien confisqué son arme de poing et son couteau. Yusef l'invita à s'asseoir en désignant le canapé en face de lui. Mahmoud déclina l'offre et commença à débiter nerveusement son rapport, en se tenant au garde-à-vous.

— C'est terrible, Cheikh Al-Mansour ! Ces mécréants ont totalement dévasté notre madrasa. Si on ne les punit pas, demain ils attaqueront la mosquée *Sahaba*. Maudits soient les impies !

— Maudits soient les impies, renchérit Yusef. Mais ici, c'est moi qui décide qui et quand on punit !

Ce qu'il ne pouvait pas avouer, c'est qu'il avait en réalité des comptes à rendre aux autorités officielles et que son droit d'exercer la justice selon les règles de la charia était limité à des affaires internes à sa communauté. Tout incident impliquant des personnes extérieures ne pouvait être jugé que par une juridiction nationale ou européenne après une enquête approfondie par les inspecteurs d'Europol. Quant à parler de sa rencontre secrète de la veille avec les responsables des autres quartiers de la ville, il en était évidemment hors de question. Il prit son air le plus grave et d'un geste mécanique lissa sa barbe noire dans le creux de sa main droite. Cela signifiait pour tous ceux qui le connaissaient : « qu'on ne m'interrompe pas, je réfléchis ! » Après un

long silence, il reprit :

— Fais boucler le périmètre de la madrasa.

— Je l'ai déjà fait, cheikh, répondit Mahmoud.

— Dans ce cas, va me chercher l'imam. Dis-lui que j'ai besoin de lui tout de suite.

— À vos ordres, Cheikh Al-Mansour.

— Ensuite, tu retourneras à la madrasa pour veiller à ce que personne n'y entre. Il ne faut surtout pas polluer les indices. C'est compris ?

— Oui, cheikh.

— Alors, file ! Qu'est-ce que tu attends ?

Samedi 26 août, 9 h 50, locaux d'Europol, Paris.

Le commissaire divisionnaire Portal ne profita pas longtemps de son week-end. Il avait été appelé, au saut du lit, par un membre de la brigade antiterroriste, de permanence cette nuit-là. Il avait tout juste pris le temps de se doucher, mais avait enfilé les mêmes vêtements que la veille. Il dégageait un mélange déroutant d'odeurs de sa transpiration et du parfum de son gel douche. Son lieutenant et ami Lenoir et le lieutenant Taïeb l'attendaient.

— J'espère que tu as une bonne raison pour niquer mon week-end, dit Portal en fusillant Lenoir du regard. Quelqu'un serait-il assez aimable pour me servir une tasse de café, bien chaud et bien fort ?

Taïeb comprit que ce quelqu'un ne pouvait être que lui. Il se leva et se dirigea vers la cafetière à dosette que leur patronne, Estelle De Jong, leur avait gentiment laissée après sa nomination au poste de contrôleur général de la division antiterroriste d'Europol Paris.

— Je t'écoute, s'impatienta Portal.

— C'est au sujet d'un attentat à la bombe, qui aurait été commis dans le quartier musulman de Créteil.

— Des victimes ?

— Un blessé grave, aux dernières nouvelles.

— C'est tout ? C'est pour si peu que tu me déranges ?

— Les ordres viennent d'en haut. Du cabinet du chef de la sécurité civile pour la France, Sébastien Floque.

— Oui, ça va, je connais encore notre ministre de tutelle.

— Te fâche pas. Je transmets, c'est tout. C'est la cible qui est délicate. Une madrasa a été totalement détruite par l'explosion.

— Une madrasa ?

— Une école coranique, si tu préfères !

— Je sais, merci. Mais, ce n'est tout de même pas aussi grave que s'il s'agissait d'une mosquée. Si ça se trouve, ce sont des gamins du quartier qui ont fait le coup, parce qu'ils en avaient marre de se faire corriger par l'imam chaque fois qu'ils se plantent dans la récitation d'un verset du Coran. On a bien déjà vu des gosses de primaires foutre le feu à leur école juste avant la rentrée des classes...

— C'est aussi ce qu'on espère en haut lieu. Mais tu connais comme moi

les tensions entre les juifs et les musulmans, et même les intégristes chrétiens. Tant qu'on n'aura pas retrouvé le ou les coupables, la moindre provocation pourrait entraîner des émeutes sanglantes. Avec ce qui se passe depuis la rupture des communications Internet...

— Ça va, j'ai compris, l'interrompt Portal. Appelle Sissoko et Benarfa. Je veux les voir toutes les deux dans moins d'une heure.

10 h 30, Paris 16ème, rue de Lota.

Le soleil commençait à cogner au-dehors. Malgré l'isolation des sous-pentes, la chaleur devenait vite étouffante et, bien que fatigués par leurs nuits très agitées, ni Lucie ni Michaël ne parvenaient à dormir au-delà de 10 heures, même les jours de repos, comme aujourd'hui. Cela faisait plus d'un mois qu'ils s'étaient retrouvés et qu'ils vivaient ensemble. Chaque matin de la semaine, ils rejoignaient, à pied ou en taxi, le point de passage de la camionnette d'EMS, porte de Maillot, au pied du Palais des Congrès. De là, ils partaient pour une tournée de distribution de trois ou quatre heures dans la banlieue ouest. Cette activité quotidienne apportait à Michaël une immense satisfaction. Il avait le sentiment d'avoir trouvé un sens à sa vie. Il se sentait enfin utile à quelqu'un. En plus, il ne se lassait pas de regarder Lucie travailler à ses côtés dans la camionnette. Son sourire était tellement communicatif que chaque SDF repartait avec un petit peu plus que son seul repas. Jamais il n'avait soupçonné chez elle autant de générosité. Il était chaque jour un peu plus amoureux d'elle. Au point que la colère qu'il exprimait, au début de leurs retrouvailles, à l'égard de toute cette misère qui le révoltait, semblait avoir disparue. Lucie avait depuis quelque temps la désagréable sensation que son amant était en train de s'embourgeoiser. Le confort de cet appartement et la facilité avec laquelle le réfrigérateur se remplissait, comme par magie, avaient fini par éteindre sa ferveur révolutionnaire. Alors, elle avait décidé de rallumer sa flamme. La veille, elle lui avait dit :

« Maintenant que te voilà bien remplumé, je vais pouvoir de présenter à une amie. Tu verras, elle est très sympa. Et je suis sûre qu'elle te plaira ».

— Tu cherches à te débarrasser de moi ? avait demandé Michaël.

— Mais non, idiot ! Je ne parlais pas de son physique, mais de son esprit... et de ses idées.

Lucie poussa son amant hors du lit.

— Debout, fainéant. Va nous préparer un bon café, pendant que je prends ma douche... Et si tu en as le courage, va nous acheter quelques croissants à la boulangerie.

11 h 50, Créteil.

Une voiture appartenant au cheikh Yusef Ali Al-Mansour attendait comme convenu les deux *Hummers*<sup>8</sup> blindés de la brigade antiterroriste et de la scientifique sur le rond-point du carrefour Pompadour. Bien que personne ne s'attaquât plus aux véhicules officiels depuis que les forces de l'ordre avaient le droit de riposter, le Cheikh Al-Mansour avait exigé qu'on escortât les enquêteurs jusqu'aux lieux de l'attentat. La précaution n'était d'ailleurs pas superflue. De nombreux groupes d'hommes et de femmes en colère s'étiraient tout au long de la route de Choisy. Le chauffeur de l'escorte exhortait tout ce monde au calme par des messages très directs.

— Rentrez chez vous ! Nous ne tolérerons aucun débordement. Tous ceux qui désobéiront aux ordres de notre bien-aimé cheikh Ali Al-Mansour, seront sévèrement punis !

Quelques-uns d'entre eux avaient déjà assisté à des séances de châtiment en public. La plupart en avaient surtout entendu les récits ou vu des images volées sur Internet. Cela suffisait à tenir la foule en respect, mais pas à la faire taire. Trois minutes plus tard, les trois véhicules atteignirent la grille d'entrée de la madrasa. Du deuxième descendirent le commissaire divisionnaire Portal et les trois lieutenants, Sissoko, Benarfa et Taïeb. Du troisième débarquèrent le commandant Michel Thorigneau, patron de la scientifique, et deux de ses assistantes, mallette à la main. Mahmoud leur souhaita la bienvenue et proposa à l'équipe scientifique de la conduire à l'intérieur de l'école, après que chacun eut enfilé sa combinaison intégrale à usage unique.

— Désolé, Monsieur, personne ne doit entrer avant que nous ayons terminé nos analyses.

— Je crains qu'il ne soit trop tard, répondit Mahmoud.

— Ça promet.

— Il y avait quelqu'un à l'intérieur. On n'allait quand même pas le laisser mourir.

— C'est bon. Montrez-moi où vous avez mis vos pieds et où se trouvait le corps de la victime.

Mahmoud les conduisit jusqu'au bureau-logement du gardien.

— Il était étendu là par terre, sur le dos, la tête vers le mur du fond.

— Merci, Monsieur. Vous pouvez nous laisser maintenant.

— Mais... je dois savoir qui a fait ça.

— Vous serez informés en temps utile, Monsieur, répliqua Thorigneau sèchement.

Mahmoud n'insista pas et ressortit de l'immeuble avec l'intention d'avertir immédiatement le cheikh Al-Mansour. Thorigneau répartit les



investigations au rez-de-chaussée entre ses deux équipières. Puis il monta l'escalier qui menait au seul étage de l'école. Il y constata l'absence de trace d'explosion et redescendit pour superviser le travail de son équipe.

— Alors, Mouttier, qu'est ce que vous avez trouvé ? demanda le commandant.

La jeune femme releva la tête et baissa son masque blanc jusque sur son menton pour lui répondre.

— À première vue, il y avait quatre charges explosives, placées contre des piliers de béton, dans ce couloir principal qui donne sur toutes les salles de classe du rez-de-chaussée. Deux de ce côté et deux de l'autre, ajouta la technicienne.

— Et l'explosif utilisé ?

— Certainement du plastic. Du C-4, je présume. L'analyse spectrométrique nous le confirmera.

— Les détonateurs ?

— Je suis en train d'essayer d'en reconstituer un. Mais ça ne va pas être facile.

— Faites au mieux, Mouttier. C'est notre seule chance de retrouver les auteurs de l'attentat.

— Patron, venez voir, vite ! appela la deuxième technicienne.

Thorigneau se déplaça jusqu'à elle, en prenant garde de ne rien abîmer sous ses pieds.

— Je vous écoute, Pruniers.

— Bruniers... pas Pruniers.

— Qu'avez-vous découvert, ... Bruniers ?

— Ça, dit-elle en tendant sa main droite, au bout de laquelle pendait ce qui ressemblait à une chaînette portant une sorte de médaillon. L'ensemble était recouvert de poussière grise.

— Et alors ?

La jeune femme utilisa sa bombe à air comprimé pour nettoyer le bijou sans polluer d'éventuelles traces ADN qui pouvaient encore s'y trouver. C'est alors qu'apparut distinctement l'or jaune d'une étoile de David composée de deux triangles entrelacés.

— Merde ! s'exclama Thorigneau... Si cela s'apprenait, ce serait la guerre civile garantie dans toute la ville.

— J'en ai bien peur, patron... Alors ? Qu'est-ce qu'on fait ?

— Mettez ça dans un sachet et donnez-le-moi. On décidera au bureau. Continuez à chercher d'autres indices et tâchez de retrouver des éléments des détonateurs.

Le commandant retourna voir Mouttier et lui demanda de le prévenir dès qu'elle trouverait un indice révélateur.

— OK, patron... Vous ne trouvez pas cela bizarre ? ajouta la technicienne.

— Quoi ?

— Ils ont placé les explosifs contre les piliers centraux du bâtiment.

— Et alors ?

— C'est ce qu'aurait fait un artificier chargé de la démolition de la construction. Il suffisait pour cela de placer des charges plus importantes aux mêmes emplacements pour provoquer l'effondrement total de la structure. Mais dans ce cas, il aurait été plus difficile de retrouver des indices... Dans le cas présent, on a l'impression que nos terroristes voulaient à tout prix que nous les découvriions. Je ne serais pas surprise si nous devions trouver quelque chose de très compromettant.

— Bien raisonné, Mouttier. Raison de plus pour ne pas tirer de conclusion hâtive... et pour ne rien négliger non plus. Les filles, ajouta le commandant Thorigneau, je compte sur vous pour me passer les lieux au peigne fin... C'est compris ?

— À vos ordres, patron, répondirent les deux femmes en chœur.

— Je m'occupe du fond du couloir. Vous Mouttier, vous inspectez le milieu. Et vous, Pru... pardon... Bruniers, vous prenez le dernier tiers.

Armé de sa torche à DEL, Thorigneau scruta le moindre recoin à la recherche d'une trace qui pût causer plus de dégâts que l'explosion elle-même. Il était sur le point d'arrêter son inspection en constatant l'absence de débris notables à l'extrémité du corridor. Mais, quelque chose, son instinct de flic peut-être, le poussa à continuer sa progression jusqu'au bout. C'est ainsi qu'il tomba sur une cinquième charge, intacte, placée en haut de l'avant-dernier pilier du couloir. Sur le coup, il faillit ordonner l'évacuation immédiate. En temps normal, la consigne était claire. Il fallait, dans l'ordre, quitter les lieux, boucler le périmètre et faire venir d'urgence une équipe du déminage. Un détail avait attiré son attention. Un des fils reliant le détonateur au boîtier de commande pendait dans le vide. « C'est à peine croyable, se dit-il ». Puis il repensa à la réflexion de Mouttier. « Ce n'est pas un accident. Les auteurs de l'attentat ont tout fait pour nous faciliter la tâche. Ou plus probablement, ils devaient espérer que d'autres que nous découvrent ces indices ». Par simple souci de précaution, le commandant prit une photo de l'engin explosif, qu'il envoya par réseau sécurisé à la section déminage d'Europol Paris. Ne voulant pas risquer de déconcentrer ses techniciennes, il ne leur révéla pas sa découverte et continua son inspection minutieuse avec elles. Vingt minutes plus tard, un message du déminage arrivait sur son portable. « Risque minime. On vous envoie quand même un technicien. Ne touchez pas l'objet d'ici là ».

Samedi 26 août, 13 h 15, Paris 16ème.

Le petit restaurant de la rue Dufrenoy n'était jamais très rempli en été. Mais il offrait l'avantage d'être ouvert toute l'année et la cuisine, simple, y était toujours de bonne qualité. La salle, décorée avec sobriété, ne comptait qu'une dizaine de tables et ne pouvait servir qu'une trentaine de couverts à chaque service. Trois d'entre elles étaient occupées par des personnes seules, assez âgées, qui semblaient s'efforcer de s'ignorer, comme si elles avaient voulu se prouver qu'elles ne souffraient nullement de leur solitude. À l'une des tables installées sur le trottoir, un couple d'amoureux partageait dans un bonheur béat une double coupe de crème glacée, sous un soleil de plomb.

En voyant arriver son amie Lucie, une femme, assise à une table pour quatre, le long de la baie vitrée ouverte sur la rue, afficha un large sourire avant de se lever pour l'embrasser. Puis elle se tourna vers son accompagnateur.

— Michaël, je présume, dit-elle en lui tendant la main.

— Michaël, je te présente Sandrine Michel, ma meilleure amie, renchérit Lucie.

Sandrine avait dix ans de plus que Lucie, mais la lumière qui illuminait son regard, perçant et bienveillant à la fois, effaçait en grande partie cette différence d'âge.

— Lucie ne tarit pas de compliments à votre sujet.

— Moi, par contre, je ne sais absolument rien de vous. Je n'ai eu connaissance de votre existence qu'hier soir.

Sandrine ne pouvait pas lui avouer que, grâce à quelques contacts gardés avec des membres de la magistrature, elle s'était amplement renseignée sur son compte, dès que Lucie lui avait parlé de leurs retrouvailles. Sandrine avait été avocate au barreau de Paris, spécialiste du droit social. Elle avait récemment cessé d'exercer son métier en réalisant que le droit social n'était plus que l'écrin luxueux d'un bijou de pacotille. « En arrêtant, je culpabilise d'abandonner les plus faibles », s'était-elle dit... « Mais en continuant, je participe à camoufler la réalité et à servir d'alibi à l'égoïsme des élites ». En son âme et conscience, elle avait donc choisi une autre voie pour défendre les déshérités du progrès. « C'est moins légal, mais tout aussi légitime », lui

avaient fait remarquer ses amis.

Pour l'heure, sa mission était de définir le profil psychologique et humain de ce jeune homme auquel Lucie tenait tant. Son jugement était capital. Il devait déterminer si Michaël était vraiment mûr pour rejoindre leur groupe. S'il était digne de leur confiance. Dans le cas contraire, Lucie devrait choisir entre quitter ses camarades à jamais ou rompre définitivement sa relation avec lui. Connaissant la ferveur de son engagement politique, son amie savait que Lucie déciderait, sans remords, de renoncer à son bonheur amoureux.

Après un repas bien arrosé, Michaël parlait beaucoup plus librement qu'à son arrivée. Mais trop bruyamment sans doute. Bien qu'ils fussent alors les seuls clients encore présents dans le restaurant, Sandrine proposa de continuer leur conversation sur un banc des jardins, qui longeaient le boulevard périphérique, aux abords de l'Université Paris-Dauphine, à cinq minutes de marche de là. Il raconta à Sandrine son expérience récente dans un groupe clandestin qui avait été démantelé à la suite d'une descente de la police. Elle fit semblant de découvrir ce dont Lucie lui avait déjà parlé. Elle avait même utilisé son réseau pour en apprendre plus sur le groupe *LRAC*. Elle avait eu la confirmation qu'il n'affabulait pas et que quatre membres de son groupuscule révolutionnaire étaient morts pendant et après l'opération de la brigade antiterroriste. Ce que Michaël ignorait encore. Il s'en voulait seulement d'avoir pu s'échapper, alors que ses amis étaient en train de pourrir en prison. Il ne comprenait même pas ce qui avait pu justifier leur arrestation par la police et encore moins qu'ils n'aient toujours pas été relâchés.

— En dehors de tenir des propos virulents contre le système, sur le Net, nous n'avons jamais participé à une seule attaque terroriste, déplora Michaël.

— Peut-être que les flics ont eu peur que vous ne passiez prochainement à l'action, répondit Sandrine.

— Ils ne peuvent quand même pas les garder indéfiniment, alors qu'ils n'ont commis jusqu'à présent aucun crime !

Sandrine se demandait toujours si Michaël était de bonne foi ou s'il mentait. Elle avait eu connaissance de quelques éléments du dossier et savait que certains membres de *LRAC* étaient vraiment impliqués dans des meurtres. Et plus particulièrement dans l'assassinat de Lucien Potevin, patron de Semenissime<sup>9</sup>, revendiqué par Tcheng, le chef du groupe *LRAC*. Mais, à ce stade de leur rencontre, Sandrine jugea préférable de ne pas lui révéler la mort de ses camarades.

— Malheureusement, la lutte contre le terrorisme autorise les autorités compétentes à commettre toutes sortes d'abus de pouvoir. En tant

qu'avocate, j'en sais quelque chose, crois-moi. Ne compte pas trop revoir tes amis de sitôt.

— Eh bien, soupira Michaël. Si on m'avait parlé comme ça plus tôt, je ne me serais pas contenté de discours. Je serais passé à l'action.

Sa spontanéité et la teneur de ses propos avaient ôté tous les doutes que pouvait avoir Sandrine sur l'envie de Michaël d'agir pour changer les choses en profondeur. Il ne restait plus qu'à lui apprendre à mieux se maîtriser en public et à jouer le double jeu de la vie publique et de la clandestinité sans jamais se trahir ni sombrer dans la schizophrénie. Ce serait Lucie qui s'en chargerait.

— Eh bien, Michaël, j'ai eu grand plaisir à te connaître, dit Sandrine en se levant. J'espère sincèrement que nous aurons l'occasion de nous revoir prochainement.

Lucie adressa un sourire de reconnaissance à son amie, qui venait de lui annoncer le verdict qu'elle attendait de tout son cœur. Elle allait pouvoir concilier son nouvel amour et son engagement politique. Elle ne serait plus obligée de continuer à cacher à son amant une partie importante de sa vie. En outre, cela mettrait du piment dans leur liaison.

16 h 50, locaux d'Europol, Paris.

La fouille minutieuse de la madrasa de Créteil avait monopolisé l'ensemble des équipes de police sur place. Portal avait pu apprécier l'excellent jugement de Thorigneau dans cette affaire particulièrement délicate. Et pourtant, il ne l'avait jamais porté dans son cœur jusque-là. L'intervention discrète d'un artificier, venu sans sa combinaison de protection, avait réussi à détourner les soupçons des sbires du cheikh Ali Al-Mansour. Le démineur n'avait eu qu'à désolidariser le boîtier de commande du pain de C-4. Il avait immédiatement reconnu un système utilisé habituellement par l'armée israélienne. Par contre, il avait été très étonné de voir des caractères hébreux sur la platine. « Ça ne leur ressemble pas du tout », avait-il fait remarquer à Thorigneau et à Portal. Après s'être assuré qu'il ne restait aucun indice évident sur place, Portal avait tout de même ordonné l'enlèvement de tous les gravats pour analyse approfondie dans les entrepôts de la police. Lorsque Mahmoud avait tenté de s'y opposer, Portal lui avait certifié :

— C'est ainsi que nous procédons maintenant. Comme dans le cas d'une catastrophe aérienne. On regroupe toutes les pièces dans un hangar et on reconstitue l'ensemble... comme un grand puzzle en 3D.

Après consultation du cheikh Al-Mansour, Mahmoud avait donné son

feu vert pour laisser une équipe de nettoyage de chantier enlever les débris. Il ne pouvait pas se douter que ceux-ci étaient en fait destinés à être jetés dans une décharge à une distance respectable de Créteil.

Considérant la gravité de l'affaire, Portal avait convoqué son équipe dans la grande salle de réunion. Il y avait le lieutenant Lenoir, qui était resté au bureau pour assurer la permanence, le lieutenant Taïeb, et les lieutenantes Benarfa et Sissoko, les deux femmes de l'équipe. Portal avait gardé pour Thorigneau une place de choix à ses côtés.

— Vous avez fait du bon boulot aujourd'hui. Et nous n'avons pas perdu notre temps. Je tiens aussi à féliciter notre collègue de la scientifique, ici présent. Mais avant de vous en dire plus, j'attire votre attention sur le caractère hautement confidentiel de votre travail. Ce dont nous parlons dans ces locaux ne doit jamais être divulgué. Cela a toujours été, mais c'est encore plus vrai à présent. Ce que le commandant Thorigneau a découvert ne doit jamais sortir d'ici.

Thorigneau se pencha alors vers Portal pour lui murmurer quelque chose à l'oreille. Le commissaire divisionnaire répondit par une moue dubitative avant de secouer la tête en guise de négation.

— J'ai entièrement confiance en mes hommes et je suis convaincu que le fait que certains sont musulmans n'affectera en rien leur neutralité professionnelle... Pas vrai, lieutenant Benarfa ? Est-ce que je me trompe, lieutenant Taïeb ? Dois-je vous écarter de cette affaire ?

— J'ai prêté serment, comme vous, rétorqua fièrement Benarfa.

— Moi aussi, renchérit Taïeb.

— C'est bon, j'ai confiance en vous, je vous l'ai dit. Je voulais juste rassurer notre ami.

Thorigneau ne put s'empêcher de sourire en entendant Portal le nommer « son ami ».

— D'habitude, nous sommes toujours heureux de découvrir des indices et de clore au plus vite une enquête, mais dans ce cas précis, j'aurais préféré ne rien trouver. Ou plutôt, ce que nous avons trouvé est trop évident pour être vrai. Mais, je vous laisse en juger par vous-mêmes. Portal déclencha l'allumage de l'écran géant derrière lui, coordonné avec tous les écrans intégrés dans le plan de la grande table de réunion. Le premier indice s'afficha. C'était la photo du pendentif représentant une étoile de David, retrouvé au milieu des décombres dans le couloir de la madrasa.

— C'est effectivement ennuyeux, remarqua Lenoir. Et je comprends que tu n'aies pas voulu montrer ça aux dirigeants du quartier.

— Ennuyeux, le mot est faible, répondit Portal.

— Je suis d'accord, mais... si ce sont des extrémistes du quartier juif qui

ont fait le coup, l'un d'eux peut très bien avoir perdu son pendentif dans l'opération. Non ?

— Pourquoi pas ? Des amateurs pourraient avoir commis une erreur aussi grave... Le problème c'est que des amateurs n'auraient pas pu disposer de bombes aussi sophistiquées et surtout réservées à un usage militaire.

Portal passa à la photo suivante : le système de mise à feu d'explosifs de type C-4, trouvé intact sur les lieux. Lenoir siffla d'admiration.

— Jolie pièce !

Portal commanda le grossissement progressif de l'image, faisant apparaître un nom écrit en caractères hébreux.

— Putain, les bâtards ! s'exclama Benarfa.

Quand elle était en colère, la lieutenant Benarfa retrouvait son accent des banlieues. Son collègue Taïeb la fusilla du regard.

— Tu as prêté serment ! Tu as oublié ?

— Ouais, mais c'est abuser là. C'est un coup du Mossad. Ça ne fait aucun doute pour moi.

— Tu crois vraiment que des agents du Mossad, réputés pour leurs compétences sans équivalent dans le monde, auraient pu commettre de telles erreurs de débutants. Premièrement, ils ne portent jamais sur eux aucun élément qui permettrait de les identifier s'ils devaient se faire prendre. Quant à imaginer qu'ils pourraient laisser passer un fil de détonateur dessoudé, c'est du délire.

— Excellente remarque, Taïeb, approuva Portal. Mais il y a un autre détail qui nous confirme que tout cela n'est qu'une mise en scène.

— Ah oui ? Et quoi au juste, ironisa Benarfa ?

— L'expert en explosif qui nous a rejoints sur les lieux, tout à l'heure, était formel. Le dispositif est effectivement semblable à ceux utilisés par *Tsahal*<sup>10</sup>... par contre, le mot en hébreux a été ajouté... intentionnellement.

— Et pourquoi ça ?

— Pour aiguiller les soupçons vers les juifs, et provoquer une explosion de violence dans la ville de Créteil. Après, les choses pouvaient facilement s'étendre à toutes les villes environnantes. À voir votre réaction tout à l'heure, cela aurait très bien pu marcher.

— Sauf que vous, on ne vous la fait pas. N'est-ce pas patron ?

— C'est bon maintenant, l'interrompit Taïeb. Il a raison, c'est un coup monté.

— Merci, Taïeb, dit le commissaire divisionnaire Portal.

Puis il ajouta :

— Je comprends ce que vous ressentez, Benarfa. Mais il faut que vous preniez du recul dans cette affaire. Ce qui semble vous échapper, c'est que

les auteurs de cet attentat ne s'attendaient pas à ce qu'une enquête soit confiée à la police officielle. Si ces deux indices étaient tombés entre les mains des habitants du quartier musulman de Créteil, leur réaction aurait été aussi immédiate et instinctive que la vôtre. Et c'est exactement ce que ces ordures avaient planifié. Vous comprenez ?

Benarfa était trop fière pour reconnaître qu'elle était tombée dans le piège. Elle se contenta de ravalier sa fierté et se tût jusqu'à la fin de la réunion.



Dimanche 27 août 2028, Créteil, 9 h 55.

Le père Clément, curé de la paroisse Saint-Christophe, était posté, comme à son habitude, à côté de l'entrée principale, sous le porche de son église. Le dimanche, il célébrait jusqu'à quatre offices ; à 10 heures, à 11 h 30, à 15 heures et enfin à 18 heures. Pour ce prêtre catholique qui avait connu, vingt ans plus tôt, cette même église à moitié déserte, malgré une unique messe dominicale à onze heures, cette évolution était comme un signe divin. Cette journée de repos du Seigneur l'épuiserait, mais le comblerait en même temps du bonheur de voir tous ses paroissiens réunis en ce lieu par la même ferveur religieuse. Beaucoup prétendaient que c'était la qualité de ses sermons qui lui valait de faire salle comble tous les dimanches. Il s'efforçait toujours de rejeter les compliments de ses ouailles, craignant peut-être de commettre le péché d'orgueil. En réalité, il savait parfaitement que cette assiduité n'était pas due à un soudain besoin d'affirmer une foi renaissante, mais témoignait d'une réaction de défense contre la montée de l'islam en Europe. En particulier depuis le début du troisième millénaire. « Mais, après tout, » se disait-il, « en d'autres temps, notre Église menaçait les non-croyants de l'enfer éternel pour dissuader ses fidèles de s'en éloigner. Alors, si les chrétiens ont retrouvé le chemin des églises grâce ou à cause de l'islam. Que les musulmans en soient remerciés ! »

— Allez, dépêchez-vous, dit le père Clément aux derniers arrivants. Tant pis pour les retardataires, je ferme les portes jusqu'à la fin du premier office.

Pendant que le père Clément remontait l'allée centrale de la nef, les servants marchant à ses côtés entamèrent le chant d'introït, ouvrant ainsi le service de la première messe de ce dimanche. L'ambiance très solennelle invitait l'assemblée au recueillement et préparait les fidèles à la prière. Le prêtre monta les marches menant jusqu'à l'autel, s'inclina devant lui et l'embrassa en signe de vénération. Puis il se saisit de l'encensoir que lui tendait le thuriféraire et bénit l'autel en en faisant le tour, tout en imprimant un mouvement de balancier à l'encensoir, d'où s'échappait une fumée blanche et parfumée. Le chant cessa au moment même où le père Clément se trouva de nouveau face à l'autel. Il fit le signe de croix en disant : « au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ». Enfin, il se tourna vers les fidèles

et les salua en prononçant la formule consacrée : « La grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu le Père et la communion de l'Esprit saint soient toujours avec vous ». Puis il ajouta : « le Seigneur soit avec vous ». Dans un seul écho, l'assemblée des croyants répondit : « et avec votre esprit ».

Les fidèles rassemblés dans l'église attendaient tous avec une émotion particulière le sermon de leur curé. Les personnes vivant à proximité du quartier musulman avaient toutes été réveillées la nuit précédente par la déflagration qui avait ravagé une école coranique. Depuis vingt-quatre heures, les rumeurs les plus folles couraient à propos de risques de représailles contre les communautés chrétienne et juive de la ville. Pour y mettre un terme, le père Clément avait pris contact en secret avec l'imam Abdelhakim Benaziz pour l'assurer de la compassion de tous les chrétiens de Créteil dans ce terrible drame et lui affirmer qu'il condamnait sans la moindre réserve cet acte scandaleux et blasphématoire. Le rabbin Schlomo Goldberg en avait fait de même, peu après.

Le curé monta solennellement les marches qui menaient jusqu'à la chaire, d'où il allait prononcer son discours. Le père Clément savait l'importance des sermons dans l'éducation des croyants. Il possédait à merveille l'art de la formule et de l'allégorie. Mais l'aisance avec laquelle il prêchait cachait en réalité un long travail de réflexion et de rédaction. Il prenait tout le temps nécessaire pour choisir chaque mot, chaque métaphore qui illustrerait le mieux son propos. Toute sa vie était guidée par l'amour de Dieu et par le désir de diffuser un message de paix et de tolérance. Il était profondément meurtri par le communautarisme religieux qui avait fini par devenir une règle, un peu partout en Europe et qui tendait à instiller dans l'esprit de beaucoup de croyants le poison de l'intolérance. Ce fut justement le propos de son prêche de ce jour. Il appela ses paroissiens à prier pour leurs frères et sœurs musulmans, blessés dans leur chair et dans leur âme.

Mais son message d'amour du prochain n'atteignait pas tous les cœurs de la même manière. Parmi les personnes les plus hermétiques à son discours se trouvait le fils de Marco Lemercier, le chef du quartier chrétien. Comme beaucoup d'autres agglomérations européennes, Créteil était divisée en quartiers bien délimités par des grillages et des murs, pour éviter les affrontements entre les gangs communautaires. Outre le quartier chrétien, dirigé par Marco Lemercier, il y avait le quartier musulman, dirigé par le cheikh Yusef Ali Al Mansour et le quartier juif sous le contrôle d'Albert Bensoussan. Pour donner une apparence morale à leur pouvoir, chacun des chefs de quartier se faisait seconder par un religieux. La caution morale d'Al Mansour était l'imam Abdelhakim Benaziz ; celle d'Albert Bensoussan était le rabin Schlomo Goldberg ; celle de Marco Lemercier

n'était autre que le père Clément. Jusqu'à son entrée à l'université Paris 12 à Créteil, six ans plus tôt, Louis Lemercier avait été un élève assidu et zélé des cours de catéchisme que donnait le père Clément à tous les enfants catholiques du quartier. Ce dernier avait placé tant d'espoir dans cet enfant, qu'il avait même émis un temps le souhait de le guider vers la prêtrise. En vain. Louis n'était pas prêt à renoncer aux plaisirs de la chair. Désormais adulte, le jeune homme continuait à fréquenter l'église chaque dimanche. Il était également devenu un animateur engagé des *Scouts du Christ ressuscité* après être passé par tous les échelons de la hiérarchie, grâce à ses aptitudes au commandement et à son comportement exemplaire. Mais il ne se confiait plus à son confesseur comme autrefois. Cette distance qu'il avait placée entre lui et son guide spirituel chagrinait beaucoup le père Clément, qui se consolait en se consacrant pleinement à tous ses autres agneaux. À cet instant, Louis donnait l'impression d'être tout entier à l'écoute du curé. En réalité, son esprit était ailleurs. Il avait de plus hautes ambitions que de rester toute sa vie durant un gentil mouton blanc, suivant docilement son berger. « À force de tendre l'autre joue, on finit par perdre sa dignité », pensait-il depuis longtemps. Mais il avait eu peur d'exprimer ce sentiment, craignant de passer pour un mauvais chrétien. Jusqu'au jour où il avait rencontré une personne qui lui avait rappelé quelques passages des Saintes Écritures, qui préconisaient d'autres réactions que la passivité. « Jésus n'a-t-il pas chassé les marchands du temple, après avoir renversé leurs tables ? » lui avait dit son nouveau mentor. Alors, le discours pacifique du père Clément lui paraissait désormais comme un brouhaha quasi inaudible. Louis Lemercier ne pensait qu'à une chose : son rendez-vous de ce soir avec le professeur Lefébure.

Dimanche 27 août 2028, Paris 12ème, gare de Lyon, 17 h 10.

Louis Lemercier avait décidé de se rendre en métro à l'adresse de son rendez-vous. À cette heure-ci, les équipes de vigiles de la compagnie de transports en commun étaient suffisantes pour assurer la sécurité de ses voyageurs. Il était descendu à la station Ledru-Rollin sur la ligne numéro 8A qui reliait Créteil à Paris, jusqu'à la place de la République. En raison du cloisonnement des quartiers, destiné en premier lieu à protéger le centre et l'ouest de la capitale, de nombreuses stations de métro et de RER avaient été condamnées. C'est ainsi que la ligne 8 qui reliait à l'origine la ville de Créteil à la station Balard, au sud-ouest du 15ème arrondissement, en passant par l'Opéra Garnier, avait été scindée en deux lignes indépendantes. La première allant de Créteil à la place de la République, la seconde de l'Opéra à la rue Balard. Comme convenu, un homme était venu l'attendre à la sortie de la station, dans la rue du Faubourg Saint-Antoine, bien que la rue fût encore très sûre à cette heure de la journée. L'homme avait le visage fermé des personnels chargés de la protection des personnes. Il avait reçu de son employeur l'ordre d'escorter un invité, dont il avait vu la photo quelques secondes seulement. En bon physionomiste, il avait reconnu instantanément son protégé. Il s'approcha de Louis sans afficher la moindre expression derrière ses lunettes noires et dit :

— Monsieur Lemercier...

— C'est bien moi, confirma Louis, en souriant.

— Suivez-moi, je vous prie, ajouta l'homme en tournant les talons.

Louis comprit qu'il n'aurait aucune chance d'entamer une quelconque conversation avec son agent de protection rapprochée et se contenta de le suivre, en silence. Sans rien laisser paraître, le garde du corps se servait de tous les reflets renvoyés par les vitres pour vérifier que son protégé était toujours derrière lui et qu'aucune menace ne pesait sur lui. Dans la rue Traversière, l'homme s'arrêta au numéro 57, devant une petite porte noire, juste après le porche de la paroisse de l'église Saint-Antoine des Quinze-Vingt. Il sortit de la poche de poitrine de sa veste une chaîne, au bout de laquelle était accrochée une médaille représentant Saint-Christophe, patron de l'Église catholique. L'homme saisit le médaillon et le posa sur une plaque métallique encastrée dans l'embrasure de la porte, qui s'entrouvrit.